

Célébration du bicentenaire de la naissance de Frédéric Chopin



Eglise Notre-Dame-de-Bonsecours
29 mai 2010



Discours du Président, Robert Mainard

Je déclare ouverte cette séance hors-les-murs de l'Académie de Stanislas.

Monsieur le Président de la Conférence des Académies de France,
Monsieur le Maire-Adjoint, représentant le Ministre-Maire de Nancy,
Mes Chers Confrères
Mesdames, Messieurs

Soyez remerciés de votre présence aujourd'hui, dans cette église magnifiquement rénovée, où plane l'ombre de notre fondateur le Roi Stanislas, pour participer à la célébration du bicentenaire de la naissance d'un des plus grands musiciens de tous les temps : Frédéric Chopin.

Cette célébration est organisée par l'*Académie de Stanislas*, en liaison étroite avec la *Mairie de Nancy* et le *Conservatoire Régional de Musique et Art Dramatique du Grand Nancy*.

Dans une première partie de cette cérémonie quatre conférenciers, successivement MM. Gabriel Ladaïque, Marcel Cordier, André Markiewicz et Jean-Philippe Navarre vous révéleront d'abord certains aspects de la vie, de la famille ou du talent du célèbre compositeur.

Dans une seconde partie vous entendrez un concert dont les artistes, musiciens et chanteurs, vous seront présentés par la Vice-Présidente de l'Académie

Madame Christiane Dupuy-Stutzmann et le détail des morceaux exécutés vous sera exposé par Monsieur le Directeur du Conservatoire Jean-Philippe Navarre.

Enfin Monsieur le Président de la Conférence des Académies de France non seulement honore grandement notre Académie par sa présence mais, de plus, a bien voulu accepter de procéder à une synthèse de la manifestation.

Je prie maintenant Monsieur le Maire-Adjoint de Nancy de bien vouloir prendre la parole.



Communication de Monsieur André Markiewicz



Frédéric Chopin : un Polonais à Paris

Après un dernier concert varsovien le 11 octobre, où il donne son tout récent Concerto en mi mineur pour piano et orchestre op. 11, le 2 novembre 1830, le jour des Morts, Frédéric Chopin, âgé tout juste de vingt ans - il est né le 1^{er} mars 1810 - quitte pour toujours la Pologne. Il en a le pressentiment, avouant à ses amis : *Je pense que je mourrai au loin. Et comme il doit être triste de mourir ailleurs que là où l'on a vécu.*

Il emporte avec lui dans une coupe d'argent un peu de la terre de Pologne, qu'on répandra dix-neuf ans plus tard sur sa tombe au Père Lachaise.

Aux portes de la ville, ses amis lui réservent une dernière surprise et, accompagnés d'une guitare, entonnent une cantate en son honneur :

*Né en terre polonaise
Que ton talent soit fameux partout;
Lorsque tu seras sur les bords du Danube,
De la Spree, du Tibre ou de la Seine,
Que selon la coutume polonaise,
Le mazur et la krakowiak aimés
Soient chantés
Par tes tons bouleversants
Qui exaltent notre pays

Cherche l'enthousiasme et la gloire
La récompense de ton talent et de tes peines
En proclamant les chants de notre peuple
...
Bien que tu quittes notre pays,
Ton cœur reste parmi nous;*

Et le souvenir de ton talent...

Nous te souhaitons de tout cœur le succès partout.

C'est, en effet, à l'étranger qu'il doit aller chercher la célébrité, la Pologne ne pouvant lui procurer cette renommée, comme le note avec une certaine amertume un journaliste du Pamiętnik warszawski en rendant compte de la première Polonaise en sol mineur composée par l'enfant prodige à l'âge de sept ans :

Si ce jeune homme était né en Allemagne ou en France, il aurait certainement déjà attiré sur lui l'attention de toutes les nations ; que cet article proclame donc que sur notre terre aussi naissent des génies, et que seule l'absence d'informations dissimule leur existence au public.

Curieux chassé croisé des destinées qui conduit le fils à accomplir le chemin inverse de celui de son père, Nicolas, parti de France quelque temps avant la Révolution en 1787 pour faire définitivement sa vie en Pologne.

Par Breslau - l'actuel Wrocław - Dresde et Prague, Frédéric gagne Vienne où il s'installe durant près de huit mois.

Un mois plus tard, dans la nuit du 29 novembre 1830, éclate à Varsovie l'insurrection contre le tsar Nicolas 1^{er} et son féroce représentant dans le royaume du Congrès, le grand-duc Constantin.

Sous la férule russe, l'autonomie de la Pologne, pays redessiné par le Congrès de Vienne et réduit aux limites de l'ancien duché de Varsovie, n'est plus qu'une chimère. Dans le contexte des révolutions européennes qui agitent notamment la France et la Belgique, les Polonais pensent venu le moment de secouer le joug.

A l'annonce de l'insurrection de Varsovie, Chopin veut quitter Vienne et retourner auprès des siens. Son ami Tytus Wojciechowski qui l'accompagne, réussit à le convaincre. Tytus rentrera mais lui doit continuer son voyage, gagner la gloire et, comme missionnaire de la culture polonaise, combattre avec ses armes, la musique pour faire entendre la voix de la Pologne opprimée.

Mais Vienne ne saurait être le terme de son périple. La piste italienne abandonnée pour cause d'émeutes sanglantes en Italie du nord, Chopin projette de se rendre à Londres, en passant par Paris. Les autorités russes, qui lui avaient déjà refusé une bourse d'étude pour l'étranger en 1829, limitent son visa à la Bavière, mais lui sait qu'il poursuivra son chemin.

Il passe par Salzbourg, dépasse Munich et rejoint Stuttgart. C'est là qu'il apprend, en septembre 1831, l'échec de l'insurrection et la capitulation de Varsovie.

L'Étude en ut mineur op. 10 n° 12 allegro con fuoco dite Révolutionnaire toute en tension et passion avec sa course éperdue de doubles croches est censée exprimer l'héroïsme pathétique des insurgés et traduire le désespoir ressenti à l'annonce de la défaite.

Comme souvent le concert des nations se réduit à un silence pudique vis-à-vis de la sévère répression qui s'abat sur le royaume. On connaît la célèbre formule par laquelle la presse parisienne résume l'oraison funèbre du ministre des Affaires étrangères de Louis-Philippe : *L'ordre règne à Varsovie.*

Des milliers de Polonais fuient et convergent vers Paris, destination naturelle pour ces combattants portés par la solidarité de l'opinion publique française et la persistance du souvenir napoléonien.

Même s'il ne fait pas partie stricto sensu des colonnes de la «grande émigration», Chopin rallie rapidement Paris, où il arrive le 11 septembre 1831. *Je suis arrivé à Paris sans trop de peine - mais à grands frais. Quelle curieuse ville ! Tous les français sautillent et jacassent, même quand ils n'ont plus un sou... Sans doute y resterai-je plus que je ne le pensais.*

Il y trouvera finalement refuge jusqu'à sa mort. Ainsi, de même que son corps est enterré à Paris, tandis que son cœur repose à Varsovie, sa vie se partagera équitablement entre la Pologne et la France. Vingt ans dans la patrie maternelle et dix-neuf ans dans le berceau paternel.

Les débuts sont difficiles mais très vite, le succès est au rendez-vous. Un premier concert, le 25 février 1832, dans les salons du facteur de pianos Pleyel, rue Cadet, le fait connaître de la critique et de ses pairs. Parallèlement, après avoir rencontré dans la rue le prince Valentin Radziwill qui le présente aux Rothschild, il devient la coqueluche des salons :

Me voilà lancé ! ... Je me trouve introduit dans le grand monde, au milieu d'ambassadeurs, de princes, de ministres, je ne sais par quel miracle car je n'ai rien fait pour m'y pousser ! écrit-il à la mi-janvier 1833 à son ami Dominik Dziewanowski.

Désormais Chopin partage son temps entre salons, cercles, bals, fêtes et soirées privées, navigue entre le Faubourg Saint-Germain, fief de l'aristocratie légitimiste, le Faubourg Saint-Honoré acquis aux idées nouvelles ou la Chaussée d'Antin colonisée par la haute finance, improvisant ou plutôt donnant sans cesse l'impression d'improviser, étourdissant de virtuosité, poursuivant la note bleue et réinventant le rubato, ce qui fera dire à certains que Chopin n'est qu'un artiste de salon.

Le trait est évidemment excessif, mais le tropisme réel, qui le fait préférer, lui, l'enfant chéri de la haute noblesse polonaise, les usages et les manières aristocratiques, le raffinement et le luxe des élites, les mondanités.

Plusieurs témoignages le confirment. Le pianiste et compositeur hongrois Stephen Heller avoue dans une lettre à Robert Schumann sa perplexité : *Je ne vois plus du tout Chopin. Il se vautre jusqu'aux oreilles dans le marécage aristocratique. Il est extrêmement chic. Il préfère les salons hauts de plafond aux hautes montagnes, les exhalaisons suffocantes des lampes à gaz à l'air pur des hauteurs ; mais ce qu'il compose, c'est simplement incompréhensible, est tout le contraire, c'est très beau et très profond.*

George Sand ne dira pas autre chose : *Arracher Chopin à tant de gâteries, l'associer à une vie simple, uniforme et constamment studieuse... c'était le priver de ce qui le faisait vivre, d'une vie factice, c'est vrai ... Il avait ainsi tour à tour vingt à trente salons à enivrer ou à charmer de sa présence.*

La vie mondaine présente un autre avantage. L'aristocratie parisienne se l'arrache vite comme maître de musique. Le Tout Paris veut prendre des leçons auprès de ce pédagogue né, pourtant quasi-autodidacte. Les cours de piano dispensées à la belle Delphine Potocka, à la comtesse d'Apponyi, épouse de l'ambassadeur d'Autriche ou à la comtesse Emilie de Perthuis, épouse de l'aide de camp du roi Louis-Philippe lui assurent de confortables revenus. Il eut entre 1832 et 1848 pas moins de cent cinquante élèves, dont une grande majorité de jeunes femmes.

La cartographie de ses différentes adresses parisiennes traduit son ascension sociale et l'amélioration provisoire de sa condition financière qui le conduit d'un modeste deux-pièces au cinquième étage du 27 boulevard Poissonnière, sa première demeure dans la capitale jusqu'au vaste appartement à l'entresol de la place Vendôme, sa dernière résidence, il est vrai, louée avec l'aide d'amis. Faute de leçons, que son état de santé ne lui permettait plus de dispenser, l'argent venait, en effet, à manquer.

Cette vie de salon convient parfaitement au compositeur polonais. En dix-huit ans à Paris, il ne donnera que dix-neuf concerts publics, et dans toute sa carrière de pianiste on aboutit à un total de trente récitals.

Malgré le caractère impétueux, tempétueux, héroïque ou martial de certaines pages, le son du piano de Chopin, qui jouait sur un piano fermé, privilégie un espace restreint. Son jeu s'épanouit dans l'intimité, il s'apparente à la confidence comme sa voix qui dépasse rarement le stade du murmure. Il est à l'image du personnage, fragile, évanescent, maladif, tout en *frêlicatesse*, selon le mot de George Sand.

Chopin tousse avec une grâce infinie persifle Marie d'Agoult qui évoque les quintes peu musicales d'une toux permanente. L'amant de Marie, Liszt, complète, il est vrai, le portrait :

L'ensemble de sa personne était harmonieux... Son regard bleu était plus spirituel que rêveur ; son sourire doux et fin ne devenait pas amer. La finesse et la transparence de son teint séduisaient l'œil, ses cheveux blonds étaient soyeux, son nez légèrement recourbé, ses allures distinguées et ses manières marquées de tant d'aristocratie, qu'involontairement on le traitait en prince. Ses gestes étaient gracieux et multipliés, le timbre de sa voix toujours assourdi, souvent étouffé, sa stature peu élevée, ses membres frêles. Toute son apparence faisait penser à celle des convolvulus, balançant sur des tiges d'une incroyable finesse leurs coupes si divinement colorées, mais d'un si vapoureux tissu que le moindre contact les déchire.

La subtilité, la délicatesse de son jeu, tout en sensibilité, en nuances, - *une main bénissant le clavier* suggère le poète polonais Norwid - tout cela va à l'encontre de l'interprétation de nombre de ses contemporains pianistes, dont il abomine les orgies sonores, eux qui jouent plus avec la pédale qu'avec la main et tapent comme des sourds sur les touches. Malgré l'amitié sincère qui le lie à Liszt, même celui que l'on surnomme «l'Attila des pianos» ne trouve pas toujours grâce aux yeux de Chopin.

On se souvient du mot fameux de Guitry : *Lorsqu'on vient d'entendre un morceau de Mozart, le silence qui lui succède est encore de lui.*

Quant à Chopin, Liszt, toujours lui, le débusque également dans ses silences : On le reconnaît jusque dans ses silences à sa respiration haletante.

Plus généralement le piano, qu'il qualifie d'*instrument merveilleux*, et qui fit l'objet d'un amour quasi exclusif, lui convient parfaitement, alors que sa famille et son ancien maître varsovien, Joseph Elsner, lui réclament un opéra et le rêveraient en inventeur de l'opéra national polonais : *Laissez-moi faire de la musique de piano; pour faire des opéras je ne suis pas savant*, leur répond-il.

Il est vrai qu'en amoureux raffiné du bel canto, il fait chanter, comme nul autre, le piano sous ses doigts.

Chaque concert devient un événement, comme le prouve cet extrait d'une lettre de George Sand à Pauline Viardot en date du 18 avril 1841. Il faut dire que la dernière apparition publique de Chopin remontait à 1835 :

Une grande, grandissime nouvelle c'est que le petit Chip Chip va donner un grrrrrand concert... Ce cauchemar chopinesque se passera dans les salons Pleyel, le 26. Il ne veut pas d'affiches, il ne veut pas de programme, il ne veut pas de nombreux public, il ne veut pas qu'on en parle. Il est effrayé de tant de choses que je lui propose de jouer sans chandelles, et sans auditeurs sur un piano muet.

Une dernière confidence du compositeur lui-même, rapportée par Liszt, le confirme, s'il en était encore besoin : *Je ne suis pas propre à donner des concerts, moi que le public intimide, qui me sens asphyxié par ces haleines, paralysé par ces regards curieux, muet devant ces visages étrangers.*

Sa santé toujours plus précaire, son caractère aussi déchiré que déchirant, son malaise existentiel, sa mélancolie d'exilé mais aussi son extrême virtuosité font de lui la parfaite incarnation de l'artiste romantique. Les années 1830 marquent l'épanouissement du romantisme à Paris, dans tous les domaines de la création. Et même si Chopin, à l'instar de nombre de musiciens, ne goûte pas vraiment les autres formes d'expression artistique - ses réserves face aux œuvres de son ami le peintre Delacroix sont connues - ses amitiés montrent bien qu'il est au centre de ce mouvement et qu'il *apparaît comme une réincarnation orphique dans l'ère romantique, qui se mire en lui* (Jean-Jacques Eigeldinger). Delacroix déjà cité, mais aussi Berlioz qui passe à vingt-neuf ans et depuis sa Symphonie fantastique pour le chef de file de la musique romantique, Mendelssohn, Robert Schumann, Liszt, Bellini, le poète allemand Heinrich Heine, Vigny sont autant de hérauts de cette jeune génération romantique qui constituent le cercle d'amis du compositeur polonais. Dans une lettre à l'artiste en date du 27 avril 1841, le marquis Astolphe de Custine, esthète décadent, résume parfaitement cette sensibilité exacerbée :

Je voudrais être mourant ; vous me ressusciteriez... Quand je vous écoute, je me crois toujours seul avec vous, et peut-être avec mieux que vous encore ! Ou du moins avec ce qu'il y a de mieux en vous.

Qu'en est-il maintenant des liens de Chopin avec la «grande émigration» ? Même si, pour obtenir auprès de la préfecture de la Seine son permis de séjour, il insiste sur le fait qu'il a quitté la Pologne avant l'insurrection et qu'il est de père français, son engagement aux côtés des insurgés ne fait pas de doute. Déjà avant son départ de Varsovie il côtoyait les milieux révolutionnaires et s'enthousiasmait pour les écrits de celui qui symbolise par excellence le patriotisme polonais, le poète Adam Mickiewicz. Devenu Parisien, il va continuer à fréquenter les animateurs de la cause polonaise.

Il ne faut pas cependant se représenter cette diaspora comme un bloc monolithique. La «grande émigration» est un microcosme bouillonnant de conceptions politiques rivales, bien que toutes tendues vers la libération de la Pologne.

Le camp aristocratique ou conservateur est conduit par le prince Czartoryski, le comte Ludwik Plater et le général Kniaziewicz. Cette tendance majoritaire est incontestablement dominée par la figure d'Adam Czartoryski, ancien chef

du gouvernement national polonais «rebelle», condamné à mort par contumace par le tsar et considéré par beaucoup comme le roi sans couronne de Pologne. Installé rue du Roule puis à partir de 1843 à l'hôtel Lambert, dans l'île Saint-Louis, il reconstitue autour de lui une cour princière qui donne le ton et s'impose comme le centre névralgique de l'intelligentsia polonaise en exil.

En face ou à gauche, le Comité national polonais qui deviendra la Société démocratique polonaise, dirigé par l'historien Lelewel et les frères Mochnacki bénéficie du parrainage de l'illustre Mickiewicz, professeur au Collège de France. Ces radicaux inquiètent cependant les autorités françaises qui les placent sous surveillance policière, les exilent en province, comme Maurycy Mochnacki, que Chopin a fréquenté à Varsovie et qui est assigné à résidence à Metz, voire les expulsent hors de France.

A en croire un extrait d'une lettre de Chopin du 12 décembre 1831, l'émigration polonaise ne se résumait pas à ces deux cercles, composée qu'elle était également d'une *formidable quantité d'imbéciles*.

Malgré ses sympathies républicaines, Chopin est très vite reçu dans les salons du prince Czartoryski. Il devient membre en 1833 de la Société littéraire polonaise fondée l'année précédente par le prince et par Wojciech Grzymala, proche collaborateur de Czartoryski et grand ami du couple Chopin-Sand. Dès lors Frédéric participera à plusieurs soirées musicales données par le prince et surtout aux bals et bazars de bienfaisance que la princesse Anna Czartoryska née Sapieha organise chaque année au bénéfice de l'émigration polonaise, *la charité dansante* ironisent quelques révolutionnaires. Une loterie permettait de gagner des bibelots, des œuvres d'art ou des autographes. George Sand, Chopin et plusieurs compositeurs amis offriront ainsi des pages ou des partitions manuscrites en faveur des réfugiés.

Le compositeur fréquente aussi le Club polonais, rue Godot-de-Mauroy, à la Madeleine ; on y trouve les journaux de Varsovie et un piano sur lequel il joue parfois. On y célèbre tous les 3 mai le glorieux anniversaire de la Constitution votée en 1791 par la Grande Diète. Il se rend également à plusieurs reprises en été à Montmorency, où s'était fixée une petite colonie polonaise autour du vieux poète Julian Niemcewicz assidûment visité par ses jeunes confrères émigrés, à commencer par Adam Mickiewicz et Juliusz Slowacki.

Son attachement à sa terre natale se marque de même dans le souci de conserver l'usage de la langue polonaise. Il s'obstine ainsi à répondre en polonais à son père qui, dès son arrivée à Paris, lui écrit en français. George Sand s'exaspère régulièrement de cette volonté du «petit», sobriquet dont elle avait affublé Chopin, de *parler tartare*.

Sa détermination en faveur d'une Pologne libre reste sans faille. En 1834, alors que s'offre à lui la possibilité de régulariser sa situation auprès des autorités russes et d'obtenir un nouveau passeport lui permettant, le cas échéant, de rentrer auprès des siens, il décide, contre l'avis de son père et par solidarité avec ses amis proscrits de se ranger parmi les exilés, s'interdisant ainsi tout retour.

Ses biographes assurent même sans véritable preuve formelle, qu'il refusa en 1838 l'invitation du tsar transmise par son ambassadeur à Paris, le comte Charles Pozzo di Borgo, invitation assortie de la promesse de recevoir le titre envié de «premier pianiste de la Cour impériale», assurant le député corse reconverti en diplomate russe que son cœur était toujours du côté des bannis.

Cette question de la «polonité» de Chopin a fait couler beaucoup d'encre et a engendré beaucoup d'ambiguïtés. On a tout dit, et son contraire sur le caractère national de la musique de Chopin.

Si pour Ravel, il est un *grand slave, italien d'éducation*, pour certains, à l'image d'André Gide, les gènes français s'entendent :

Si je reconnais, dans l'œuvre de Chopin, une inspiration, un jaillissement polonais, il me plaît de reconnaître également, à cette étoffe première, une coupe, une façon française. Je vais trop loin ? Mettons qu'il n'y ait rien de proprement français dans la composition de ses poèmes, mais que plutôt la fréquentation continue de l'esprit français, de la culture française, l'ait invité à exagérer les qualités précisément les plus anti-germaniques du génie slave écrit-il dans ses Notes sur Chopin.

A en croire Heinrich Heine : *Chopin est né en Pologne, de parents français, et son éducation a été achevée en Allemagne. Les influences de ces trois nationalités font de lui un ensemble des plus remarquables. Il s'est approprié les meilleures qualités qui distinguent les trois peuples. La Pologne lui a donné son sentiment chevaleresque et sa souffrance historique ; la France, sa facile élégance et sa grâce ; l'Allemagne, sa profondeur rêveuse...* (Revue et Gazette musicale de Paris, 4 février 1838).

Pour d'autres enfin le compositeur devient l'étendard du martyr polonais, il porte, au-delà de sa mélancolie naturelle, le deuil de l'espoir d'un peuple. La Marche funèbre, le troisième mouvement de la Sonate pour piano en si bémol mineur op. 35 symbolise le drame de la Pologne violente par l'histoire. *Chopin jouait la Pologne, il mettait la Pologne en musique* affirme Wilhelm von Lenz.

On connaît la célèbre remarque de Robert Schumann écrite en 1836 :

Ce deuil que la Pologne mène aujourd'hui en longs vêtements noirs nous attache encore plus fortement à l'artiste méditatif... Car si le puissant autocrate du Nord savait quel ennemi dangereux le menace dans les œuvres de Chopin, dans les mélodies

si simples de ses mazurkas, il interdirait sa musique. Les œuvres de Chopin sont des canons enfouis sous les fleurs Sur les musiciens, p. 213.

Encore aujourd'hui, pour tout Polonais, Chopin est le chantre de la nation polonaise, le symbole de la résistance à l'oppresseur, la personnification du patriotisme, du «genius patriae», comme disait le pianiste Ignacy Paderewski. Ce n'est certes pas un hasard si les nazis interdirent sa musique qui était jouée clandestinement dans Varsovie occupée.

Il convient de nuancer. Certes le terreau de nombre de ses compositions se trouve dans les chants et danses populaires. La mazurka s'inspire ainsi librement de plusieurs danses polonaises : le mazur originaire de Mazurie, le kujawiak de Kujawie, le krakowiak de Cracovie ou encore l'oberek mais ces emprunts sont stylisés. Jamais Chopin ne se situera dans un contexte historique de transmission d'airs paysans ou de rythmes folkloriques. Au final naît une création originale, mélange de simplicité et de raffinement. Le folklore se juxtapose à la culture des danses de salon et reconstitue une Pologne imaginaire. Ses polonaises mêlent ainsi une danse aristocratique au tempo fier à une mazurka ancrée dans la terre.

En dehors de quelques pages patriotiques la musique de Chopin est aussi abstraitement pure que possible. Un «inouï sonore» selon le mot d'André Tubeuf. Ses modèles étaient, on l'oublie trop souvent, Mozart et Bach, son bréviaire le Clavier bien tempéré.

Si la Pologne est omniprésente dans l'œuvre de Chopin, ce n'est pas la Pologne historique, folklorique. Sa Pologne est à l'origine ce paradis perdu, peuplé d'amis fidèles et de jeunes cantatrices désirables, icônes chastes et inaccessibles qu'il a quitté à la Toussaint 1830. L'âme polonaise qu'il porte en bandoulière, c'est d'abord le mal de l'absence, le fameux « zal », ce mot intraduisible qui évoque moins la nostalgie d'une Pologne idéalisée que celle d'une jeunesse radieuse.

Et le grand spécialiste de Chopin, Jean-Jacques Eigeldinger, de trancher : *sa polonitude est d'ordre psycho-artistique et non politique. Il lui fallait probablement rester éloigné du pays pour exalter le regret du sol, de la famille et des maîtres de sa jeunesse*. Sa Pologne est avant tout une attache esthétique et nostalgique, un désir d'exil, la tristesse d'un être de fuite, d'un être de fugue.

Peut-être est-ce le privilège du poète visionnaire que de remettre les choses en place, de vider la querelle de la nationalité et de proclamer l'universalité de la musique de Chopin, comme le fit dans son éloge funèbre l'un des plus grands poètes polonais, Cyprian Norwid, venu à Paris au printemps 1849 et qui visita le musicien «in articulo mortis»

De par la naissance Varsovien, de par le cœur Polonais, et de par le talent citoyen du monde, Frédéric Chopin vient de nous quitter.

Le mal qui le rongea depuis sa jeunesse et qui avait déjà emporté sa sœur cadette Emilia à l'aube de ses quinze ans ainsi que nombre de ses amis, progressait, en effet, inexorablement. Le 17 octobre 1849, un peu avant d'atteindre ses quarante ans, Chopin rendait l'âme, entouré d'un essaim de grandes dames et de dessinateurs croquant le mourant. On expulsa même un daguerréotypiste qui voulait déplacer le lit de l'agonisant pour mieux l'exposer à la lumière du jour.

Les obsèques eurent lieu à l'église de la Madeleine aux sons de la Marche funèbre spécialement orchestrée pour la circonstance et aux accents du Requiem de Mozart. Pour respecter la promesse faite au compositeur sur son lit de mort : *Vous jouerez du Mozart en mémoire de moi*. Près de quinze jours séparent le décès du compositeur de la date du service funèbre, le 30 octobre. Un obstacle de taille est à l'origine de ce retard. Les proches de Chopin trouvaient que le plus bel hommage consistait à réunir les mêmes artistes, dont la cantatrice Pauline Viardot, qui avaient chanté ce Requiem en décembre 1840 pour le retour des cendres de Napoléon. Mais la présence de voix féminines souleva le problème de l'interdiction que l'Église catholique faisait aux femmes de chanter dans les sanctuaires, en vertu de ce précepte de saint Paul «Mulieres in ecclesia tacent». On résolut cette complication en cachant les chanteurs derrière un grand voile noir.

Les funérailles prirent des allures de manifestation mondaine, ce qui n'empêchait pas l'émotion de la foule que Théophile Gautier relate dans ce qu'on peut véritablement qualifier de reportage paru dans La Presse du 5 novembre 1849 :

Un frisson de mort s'empara de tout l'auditoire, et nul, pour mondaines et indifférentes que fussent ses pensées l'instant d'auparavant, nul dans tout l'auditoire qui ne se sentit frémissant et glacé jusque dans la moëlle des os. Quant à nous, il nous a semblé voir le soleil pâlir et les ors des coupoles prendre des nuances verdâtres et alarmanes...

L'année d'après, sa sœur Ludwika ramenait dans une urne le cœur du musicien. Elle fut déposée dans la crypte de l'Église Sainte Croix de Varsovie avant d'être transférée en 1878 dans la nef et scellée dans un pilier. Il est vrai qu'aux yeux des autorités russes cette relique représentait une force subversive qui risquait d'entretenir un culte aussi dangereux qu'une sédition. Chopin était en effet le premier exilé de la «grande émigration» à recevoir une sépulture officielle en terre polonaise.

De toute façon, rien ne pouvait empêcher l'essor d'une telle dévotion. Un dernier symbole de ce que Chopin représente pour la nation polonaise nous est offert par l'épisode au cours duquel, lors de l'Insurrection de Varsovie de 1863, quatorze ans après la mort du compositeur, un bataillon de cosaques du Tsar mit à sac le palais Zamoyski et, dans la fumée de l'incendie, précipita dans la rue, par la fenêtre du troisième étage, le piano de Chopin.

Le poète Cyprian Norwid, déjà cité, dénonça ainsi dans son poème Le piano de Chopin cet acte de barbarie (dans la traduction d'Edmond Marek)

*Regarde !... De ruelle en ruelle
Des chevaux du Caucase se ruent
Comme, avant l'orage, les hirondelles...
L'édifice prend feu, puis s'éteint,
S'embrase à nouveau...
Et de nouveau je vois, bien qu'aveuglé de fumée,
Que, par les piliers du balcon
On hisse... un objet pareil à un cercueil,
Qui tombe... qui tombe — Ton piano !
...
Lui, qui chanta la Pologne au zénith...
Le même, là, qui tombe sur les pavés de granit !
...
Les pierres sourdes gémirent :
L'idéal a atteint le pavé.*

Communication de Monsieur Marcel Cordier



Feu la Maison Chopin

Depuis 1927, on sait que le père de Frédéric Chopin est né à Marainville-sur-Madon (en 1771), en aval de Mirecourt.

Fin 1979, de passage à Marainville, je m'inquiète du sort éventuel de l'ancienne ferme Chopin, bien délabrée. Elle porte sur la façade une pierre épaisse, apposée en 1949 pour le centenaire de la mort du génial compositeur franco-polonais : «Ici est né Nicolas Chopin...». J'obtiens l'adresse du propriétaire qui habite en Bretagne, «la Lorraine de l'Ouest», disait Emile Moselly. Il est vendeur pour la somme de 22 000 francs. J'estime que ce sont les pouvoirs publics qui doivent se porter acquéreurs.

Après la venue à Sion du Président de la République, Valéry Giscard d'Estaing, le 19 mai 1980, Pierre Gaxotte - le meusien de l'Académie Française - publie un article dans *Le Figaro* : «La maison Chopin».

Le 27 octobre 1980, l'association nationale des Amis de F. Chopin voit le jour officiellement, présidée par M. Dominique Pocreau, actuel chef des services à la mairie de Toul. Début décembre, devant l'inertie de l'administration, je suis disposé à acheter moi-même la demi-ruine. Claude Coulais, Lionel Stoléru, Philippe Seguin, Georges Cziffra, le ministère de culture polonais soutiennent notre action et nos projets, ainsi que la presse régionale, sauf un conseiller général des Vosges... Début décembre, je suis acquéreur. On me dit que la maison a été vendue le 3 novembre précédent, après différentes pressions sur le vendeur.

1981 : Bernard Gavoty, membre de l'Institut, dans *Le Figaro* du 21 février, publie un vibrant appel : la maison Chopin doit être restaurée pour devenir «un oratoire d'art» suivant l'expression de Maurice Barrès à propos de la proche maison natale de Claude Gellée, dit Le Lorrain, 60 ans plus tôt.

Mai 1981 verra l'arrivée de Jack Lang, natif de Mirecourt, au Ministère de la Culture. Un espoir est né, d'autant plus que le maire de la commune n'a pas encore signé le permis de démolir. Espoir et combats qui dureront encore un an, sans le moindre soutien des autochtones ou des gens originaires du village. «On préfère ne pas voir venir des étrangers chez nous»...

Mai 1982 : la maison est rasée sous nos yeux. Le propriétaire récupère la pierre gravée de Zélazova-Wola. Je le menace de grève de la faim devant les décombres. En fin de journée, Dominique Pocreau et moi-même obtenons l'autorisation de transporter la pierre polonaise fort lourde en lieu public, à la mairie. Il y a quelques années, elle a été bêtement scellée dans le mur... du cimetière : «Ici est né Nicolas Chopin...», insolite, non ? Un magnifique hangar métallique remplace la maison Chopin. Notre lettre de décembre 2009 à la mairie de Marainville est restée sans réponse.

Dans la Lorraine profonde, le patrimoine est toujours en danger, d'où la création, l'année suivante (1983) de l'association M.A.D.O.N. (Mouvement d'Animation et de Défense des Ouvrages et de la Nature - 39, rue Léonard Bourcier 54000 Nancy) pour remplacer feu celle des Amis de Frédéric Chopin.